

Noël Nel

Département Communication, Université de Metz

DES DISPOSITIFS AUX AGENCEMENTS TÉLÉVISUELS

(1969-1983)

Comment penser la télévision française, des origines à la fin du vingtième siècle, dans un cadre conceptuel adéquat accueillant à sa juste place la notion centrale de dispositif : tel est le pari de ces pages qui n'évitent pas les nécessités et difficultés d'un certain parcours épistémologique ?

En effet, la pensée de l'opérativité par les médias (la télévision, pour notre propos), n'a cessé de mobiliser depuis les années soixante-dix, le méta-concept de **dispositif**, en l'installant au cœur de grands modèles théoriques, c'est-à-dire de constructions abstraites laissant libre cours à l'imaginaire et à certaines de ses métaphores électives. Ainsi, dans les années soixante-dix, le dispositif comme ensemble de moyens déployés pour concrétiser un mode d'agir selon une visée stratégique et dans un cadre institutionnel, relève d'abord de la métaphore de **l'arbre** — organisme, corps et machine en sont les équivalents — donc d'un modèle linéaire centré, livré à la transcendance d'un pouvoir et travaillé par un fort dynamisme énergétique. Parallèlement, il se trouve encore porté par la métaphore du **réseau**, cette autre forme de rationalité qui permet d'évacuer en quelque sorte la transcendance en protégeant la présence d'une fonction stratégique dominante. À partir des années quatre-vingt émerge la figure du **rhizome** — organigramme et carte en sont les équivalents — ce système fasciculé de plans, lignes et connexions qui relève déjà d'une pensée de l'intermédiation. Enfin, dans les années quatre-vingt-dix, sous le nom de « médiologie » s'élabore une autre « machine abstraite » attentive aux **médiations**, ce troisième terme entre séries matérielles et séries symboliques engagées dans les phénomènes médiatiques. En trente ans de pensée de l'opérativité médiatique, on est ainsi passé de la focalisation sur les dispositifs construits par des stratèges experts et puissants à l'intérêt grandissant pour des

agencements portés par des logiques plus anonymes et plus ambiguës. Autant dire qu'une pensée de plus en plus fine de la complexité a retravaillé la notion de dispositif stratégique, alors même que les relations entre médias n'ont cessé de se compliquer : telle est du moins la thèse qui sera défendue dans ces pages !

1. Le dispositif dans la « machine abstraite » de la pensée

Comme tous les concepts que les penseurs mobilisent, celui de dispositif relève de constructions théoriques particulières qui peuvent émerger, s'imposer plus ou moins longtemps, dans le cadre de systèmes et de modèles précis. Or, évoquant les modèles qui permettent de penser un objet théorique, Deleuze et Guattari convoquent, à propos de la linguistique, « *la machine abstraite* qui opère la connexion d'une langue avec des contenus sémantiques et pragmatiques d'énoncés, avec des agencements collectifs d'énonciation, avec toute une micro-politique du champ social » (1980 : 14). Avec eux imaginons cette « machine abstraite » ou « machine sémiotique » qui gouverne les régimes de signes (agencements d'énoncés et d'énonciations) engagés dans les régimes de corps de la « machine sociale » (p. 82, 106, 175) ! Filons un instant les métaphores de ce régime machinique de l'imaginaire théorique, et cédonz aux joies de trois de ses figures électives : l'arbre, le rhizome et le réseau ! Comment ces figures s'appliquent-elles au concept de dispositif ?

Le dispositif comme arbre

Selon nos deux auteurs, la métaphore de l'arbre « a dominé la réalité occidentale et toute la pensée occidentale, de la botanique à la biologie, l'anatomie, mais aussi la gnoséologie, la théologie, l'ontologie, toute la philosophie » (idem : 27-28). L'arbre, le système ou corps arborescent, apparaît ainsi comme un schème primordial de la pensée classique (Pacotte, 1936, Serres, 1968). Structure mobilisant des points et des positions pris dans des rapports binaires et des relations biunivoques, l'arbre représente un système centré et piloté de pouvoir. Il est système hiérarchique de commandement et, à l'occasion, « théorème de dictature » (Rosenstiehl et Petitot, 1974). Arbre, corps, dispositif et stratégie peuvent ainsi aisément se conjuguer au sein d'un modèle centré d'arrangement attaché au pouvoir. La pensée d'un Foucault, par exemple, montre bien comment des multiplicités imbriquées de contenu et d'expression sont gouvernées par une instance de pouvoir (1975) ; comment des agencements collectifs de pouvoir qui ont nom école, armée, usine, hôpital, prison, peuvent être rapportés, soit à la totalité abstraite d'une multiplicité humaine à contrôler, soit à l'idée abstraite d'une « biopolitique » de la population (1976).

Plus la télévision est inféodée à l'État et au pouvoir politique (ce qui est le cas en France jusqu'au début des années quatre-vingt), plus le média fonctionne comme un appareil, plus la machine abstraite qui le décrit déploie la métaphore de l'arbre. Le média télévision est alors pensé comme un système cohérent et coercitif de pouvoir symbolique, lui-même inféodé au pouvoir politique en place.

Le dispositif comme rhizome

La métaphore du rhizome s'installe lorsque les pensées de l'unité sont bousculées par celles de la prolifération de multiplicités. Système fasciculé, le rhizome laisse bourgeonner des strates ou types d'organisation formelle (système sémiotique d'expression) et modes de développement substantiel (système pragmatique de contenu). Mobiles, les strates sont travaillées par des mouvements de territorialisation/déterritorialisation qui les développent, non pas selon des stades et degrés, mais selon des processus d'amplification, entrecroisement, surcodage. À la place de différences de niveau et d'ordres de grandeurs, l'on rencontre des conjugaisons et des continuités engageables dans un plan de consistance. « La question, c'est donc le mode de connexion des diverses parties du plan : dans quelle mesure les corps sans organes se composent-ils ensemble ? et comment se prolongent les continuums d'intensité ? dans quel ordre les séries de transformations se font-elles ?... » (Deleuze et Guattari, idem : 633).

Le rhizome n'ignore pas un certain nombre de principes de fonctionnement. Connexion de dimensions et registres hétérogènes. Multiplicité tramée de lignes : « Il n'y a pas de points ou de positions dans un rhizome, comme on en trouve dans une structure, un arbre, une racine. Il n'y a que des lignes » (Idem : 15). Rupture asignifiante découlant de mouvements perpétuels et toujours relatifs. Exclusion du modèle structural ou génératif, au profit de la nécessité de la cartographie. Système acentré, « un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, *intermezzo* » (idem : 36).

Pour que la télévision puisse être appréhendée selon le modèle du rhizome, il faut la conjugaison de conditions externes et internes précises. À l'extérieur du champ télévisuel : la coupure du cordon ombilical entre elle et le pouvoir politique, soit un relâchement significatif du contrôle idéologique. À l'intérieur : l'émergence de facteurs puissants de diversification, dérégulation et dérèglementation. Dans le champ de la pensée : une focalisation moins forte sur la structure et une conception différente de la complexité des phénomènes.

Le dispositif comme réseau

Il peut encore exister une position théorique intermédiaire entre la structuration la plus ferme (l'arbre) et le bourgeonnement le plus foisonnant (le rhizome). Et, à l'instar de Michel Serres, on peut considérer le réseau, qui fonctionne lui aussi en figure essentielle de la pensée, comme cet état intermédiaire entre l'arbre et la carte ou rhizome.

Depuis Aristote, la pensée classique assimile l'organisme à une machine, tout en ménageant la présence possible d'un machiniste divin. Figure élective de la pensée moderne, et dont les origines remontent aux années 1820 et à Saint-Simon (Musso, 1987-1988), le concept de réseau permet d'évacuer le démiurge ; de privilégier l'explication logique et l'archétype de rationalité ; de glisser des corps physiques naturels aux fonctionnements invisibles et fluents (réseaux économiques du capital, réseaux sociaux de communication, réseaux cognitifs de savoir). Bref : de passer d'une physiologie naturelle et humaine à une physiologie sociale.

Figure intermédiaire, le réseau est bel et bien une figure problématique tiraillée entre logique linéaire (corps-machine et corps-arbre) et logique tabulaire (corps-réseau et rhizome-carte). Pensé dans l'optique de la première logique, le réseau linéarisé devient structuration progressive de la complexité ; il peut vite déboucher sur « la suzeraineté du regard » (Foucault, 1963 : 170), le règne généralisé du pouvoir, la tyrannie des dispositifs. Pensé dans l'optique de la seconde logique, le réseau tabularisé se fait connexion d'une pluralité de catégories dans un ensemble complexe ouvert. Il conjugue ordre caché et fluence généralisée (Serres, 1968). Il peut alors satisfaire et déroger à toutes les demandes d'intelligibilité de ses modes opératoires.

Penser la télévision française selon le modèle intermédiaire du réseau, qui nous paraît le mieux adapté à la situation des années quatre-vingt-dix et au type de complexité qui y règne, c'est se demander comment penser les chaînes de la télévision française dans le cadre d'un **paradigme réticulaire** qui n'opposerait pas systématiquement les modèles-limites de l'arbre et du rhizome, mais montrerait comment les dispositifs ménagent la part des stratégies transcendantes et comment des agencements plus complexes garantissent celle des diversifications plus immanentes ?

2. La télévision comme réseau complexe

Réseau complexe relativement centré et ouvert, la télévision comporte toujours une dimension institutionnelle d'amont, d'où dérivent notamment les fonctions stratégiques et les dispositifs qui les portent. Conformément à ce qui vient d'être exposé, on ne trouvera rien d'étonnant à ce que les notions d'institution et de stratégie aient été elles aussi contaminées par les grandes métaphores évoquées, tout spécialement celles de l'arbre et du réseau.

L'institution, de l'arbre au réseau

Il n'est pas question de parcourir, même au pas de charge, l'approche philosophique de l'institution, de Castoriadis (1975) à Habermas (1987), en passant par Foucault (1976). On se contentera de souligner que, tout en pouvant être principe d'identité, de consensus et de

socialité, l'institution est d'abord, comme le dit Foucault, une technologie politique de pouvoir qui fonctionne à la norme et à la règle, jusqu'à se faire parfois technologie disciplinaire pour le sujet fou, malade ou délinquant, et dispositif matériel coercitif, dans le cas de la prison-panoptique de Bentham, superbe réseau centralisé !

Dans cette perspective, on décrira le comble de l'institution cinématographique — le système hollywoodien de la belle époque — comme système stratégique articulant quatre dimensions normatives : les dimensions économiques, technologiques, idéologiques et esthétiques. « Dans le cinéma hollywoodien, la mise en place d'un *studio system* est étroitement liée à celle de *star system*. Ces deux systèmes sont construits sur le principe de l'institutionnalisation qui pérennise des normes et permet de largement rentabiliser les investissements » (Creton, 1994 : 21). La sémio-pragmatique de Roger Odin a traqué toutes les consignes institutionnelles, de types pédagogique, historique, sociologique, psychanalytique, du film documentarisant au film fictionnalisant, du cinéma professionnel au cinéma d'amateur, contribuant ainsi à faire de l'institution la norme d'interprétation, l'instance suprême de réglage du travail interprétatif.

La machine institutionnelle existe bien dans les médias audiovisuels, et on ne peut donc que la rencontrer. Elle a fonctionné comme pur système arborescent de pouvoir dans les cas — géographiquement et historiquement circonscrits — du système hollywoodien de cinéma (jusqu'en 1960 à peu près) et de la « voix de la France » télévisuelle (de 1960 à 1980 à peu près). Mais à exagérer les pouvoirs qu'elle aurait selon les époques dans certains médias comme la télévision, on risquerait de simplifier les réalités et de trop unifier ce qui est, à l'évidence, plus hétérogène.

La stratégie, de l'arbre au réseau

Terme qui appartient au métalangage de plusieurs disciplines — sémiologie, politologie, sociologie, économie, réflexion militaire — la stratégie entre dans les systèmes de commandement — contrôle — communication fondés sur des rapports sommet — base. Elle exige fréquemment le déploiement de dispositifs cohérents, rigoureux et efficaces, au carrefour de plusieurs ensembles théoriques : théorie des jeux, modèles mathématiques, modèles sémiotiques des modalités et compétences, théorie des réseaux et labyrinthes.

On ajoutera que toute activité stratégique suppose une instance — un actant collectif pour les médias — dotée de compétences et visant un but. Elle passe par des confrontations, libère des « coups » et tactiques qui relèvent d'un calcul interprétatif. Elle organise donc un parcours ordonné de séquences fondées sur plusieurs types de rationalités : des conduites d'appropriation des déterminismes inscrits dans les choses et les êtres, des conduites plus interactives de manipulation des sujets et des éléments (Landowski, 1983). C'est pourquoi elle entre dans une physique sociale des passions où le stratège est déclaré mû par les ruses de l'intelligence, le sens pratique, le goût de l'efficacité symbolique ou la quête plus noble du consensus.

Eu égard aux théories multiples qu'elle mobilise, la pensée stratégique peut métaphoriquement aller de l'arbre au rhizome. Mais, prise dans des impératifs d'efficacité et de succès qui la contraignent, elle est tentée de privilégier le système arborescent centré, y compris sous les aspects d'une machine énergétique (Lyotard, Baudry, Metz). Il faut attendre Foucault pour que cette pensée stratégique opte pour le système réticulaire et ouvre des perspectives aux analystes de la télévision. Rappelons brièvement quelques moments de cette histoire !

Chez Lyotard (1973), toute société est un « système dont la fonction serait de régler l'entrée, la distribution et l'élimination de l'énergie que cet ensemble dépense pour subsister » (p. 310). Tout objet de pensée — les choses, les mots, les êtres — y devient une « spécification » ou « concrétion » de cette énergie. Toute institution y est une formation stable et un opérateur qui rend l'énergie écouable dans un champ de circulation (économique, linguistique, etc.). Partout surgissent des dispositifs interchangeables, économiques (pour le corps social) et libidinaux (pour le corps érotique), de façon à canaliser la force de l'énergie. L'événement y est « la rencontre traumatique de l'énergie avec l'institution régulatrice » (p. 311), car les flux déplacent les dispositifs et changent l'opérativité envisagée. « Le désir qui donne forme et soutien aux institutions s'articule en dispositifs qui sont des investissements énergétiques sur le corps, sur le langage, sur la terre et la ville, sur la différence des sexes et des âges » (p. 16). La machine énergétique de J.-F. Lyotard, emportée qu'elle est par ce que Bachelard nomme joliment le « fétichisme de la vie », maintient toujours les institutions et dispositifs stratégiques comme autant de pôles de stabilisation du flux vital.

Tournons-nous à présent vers d'autres auteurs. Ainsi J.-L. Baudry (1978) assimile le dispositif cinématographique à un appareil et explique l'effet-cinéma par « une sorte de connivence entre l'appareil cinématographique et le sujet défini par Freud comme par Lacan comme un appareil » (p. 10). C. Metz (1977) épouse lui aussi cette perspective ou celle de Lyotard (l'énergétique en moins). Il envisage une « machine extérieure (le cinéma comme industrie) » et une « machine intérieure (la psychologie du spectateur) », toutes deux en rapport de métaphore/métonymie (p. 14). Une économie politique relevant du « cinéma actuel comme entreprise de marché » et une économie libidinale attachée au « plaisir filmique sous sa forme historiquement constituée » (p. 15). L'institution, hors de nous et en nous à la fois, comme « instance plus vaste que l'industrie du cinéma », à la fois sociologique et psychanalytique, agissant dans le registre de l'imaginaire pour entretenir la relation de « bon » objet du spectateur au film. Et de multiples dispositifs, car « dans un système social où le spectateur n'est pas contraint physiquement d'aller au cinéma mais où il importe néanmoins qu'il y aille [...], il n'y a pas d'autre solution que de mettre en place des dispositifs ayant pour but et pour effet de donner au spectateur le désir « spontané » de fréquenter les salles et d'en payer l'accès » (p. 14).

On le voit : « la machine abstraite » des années soixante-dix relie Marx et Freud, revisite les concepts matérialistes d'infrastructure et de superstructure, remplace le primat de la première sur la seconde par des constructions plus syncrétiques où dominent l'énergie (Lyotard) et la « juxtastructure » (Metz prolongeant ici Lucien Sève). Elle relie l'institution, la stratégie et le

dispositif, ce dernier étant fondamentalement stratégique, comme l'affirme Michel Foucault : « Ce que j'essaie de repérer sous ce nom, c'est,

— *Premièrement*, un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre les éléments.

— *Deuxièmement*, ce que je voudrais repérer dans le dispositif, c'est justement la nature du lien qui peut exister entre ces éléments hétérogènes [...] entre ces éléments discursifs ou non, il y a comme un jeu, des changements de position, des modifications de fonctions, qui peuvent eux aussi être très différents.

— *Troisièmement*, par dispositif, j'entends une sorte, disons, de formation qui, à un moment historique donné, a eu pour fonction majeure de répondre à une urgence. Le dispositif a donc une fonction stratégique dominante » (Allemand, 1980 : 214-15).

On ne peut mieux montrer combien le dispositif stratégique fait du symbolisme réticulaire une position intermédiaire entre la structure hiérarchique et le chaos.

Les dispositifs télévisuels

Penser la télévision comme machine institutionnelle et réseau relativement centrés revient alors pour nous à prendre plusieurs précautions en une seule.

Il convient d'abord d'envisager, sans anthropomorphisme aucun, l'action de la télévision ou l'agir télévisuel dans ses facettes multiples. qui déploient autant de régimes co-présents de significations : régimes d'intelligibilité (gestion des informations et des savoirs), de visibilité-audibilité (configurations des images et des sons), d'affectivité (modulations des émotions), de beauté (production de formes esthétiques), de confiance et croyances attachées notamment au réel (Nel, 1996a et b). L'agir télévisuel est donc toujours protéiforme : téléologique de par ses missions traditionnelles (informer, éduquer, distraire), dramaturgique et spectaculaire dans le déploiement de ses scènes de plateau et de terrain, axiologique au niveau des valeurs qu'il colporte, affectuel dans les passions qu'il entretient (Nel, 1997a).

D'autre part, une conception quelque peu foucauldienne du pouvoir comme effet de réseau, au sein de la télévision comme dans la relation entre ce média et son contexte global, nous préserverait de certaines dérives passées et présentes, réductionnistes (métaphore de l'arbre) ou inflationnistes (métaphore du rhizome généralisé). Le pouvoir y est « le nom que l'on prête à une situation stratégique dans une société donnée » (1976). Il résulte de relations multiples et mobiles qui n'excluent en rien l'intervention de règles : immanence, variations continues, double conditionnement entre le local et le général, productivité tactique et intégration straté-

gique (idem : 131 à 134). Il en découle immanquablement des analyses plus fines des rapports entre télévisions, autres médias et ensemble social englobant.

Enfin, il serait bon de se rappeler que l'activité développée par les dispositifs stratégiques réclame une « bonne » distance d'observation, qui permette à l'analyste de saisir la logique d'ensemble, s'il y a lieu. Car le « coup » stratégique est trop souvent perçu selon une conceptualisation unique, comme programmation optimale d'actions émanant d'un seul stratège, plutôt que comme interdépendance de logiques adversatives et contractuelles venant d'instances opposées. La pensée stratégique réclame donc un espace organigrammatique d'enjeux décisionnels, à rapporter à plusieurs matrices de décision. Celles-ci se situent d'abord au sein des chaînes et s'inscrivent dans les lignes éditoriales des instances de la production. Mais elles ont maille à partir avec les autres instances de décision du corps social, dont les instances de réception.

À l'heure où cohabitent télévisions publiques et privées, télévisions généralistes de masse et télévisions thématiques (à la carte, parfois), logiques téléspectatorielles de réception et comportements erratiques de zapping, il paraît plus pertinent de postuler, dans le paysage télévisuel, la coexistence possible de réseaux centrés et acentrés. On y trouve assurément de multiples dispositifs (Nel, 1997b) : méta-dispositif technique (production, diffusion, réception) ; dispositifs économiques (lignes éditoriales, stratégies de programmation et d'industrialisation culturelle) ; dispositifs sémiotiques et esthétiques (liage séquentiel, construction de mondes, polyphonie énonciative, configuration pragmatique, aspectualisation stylistique, déclinaison sérielle). Et l'enchâssement permanent de ces dispositifs, selon un double mécanisme d'intégration verticale (au sein d'une émission ou d'un programme) et d'extension horizontale (d'une émission et d'un programme à leurs variations sérielles), conduit à relativiser toute velléité de visée trop homogénéisante pour se tenir durablement dans le paradigme réticulaire.

3. Agencements télévisuels et réseau acentré

Cependant, les années quatre-vingt et années quatre-vingt-dix ont propulsé sur le devant de la scène théorique d'autres matrices, plus soucieuses de penser les médiations, dans le cadre d'une possible « science des entre-deux et des promiscuités suspectes » (Debray, 1991 : 2). Peut-on dès à présent évaluer en quoi ces systèmes explicatifs et ces nouvelles « machines abstraites » tournées vers les médiations auraient dérangé les métaphores installées de l'arbre, du réseau et du rhizome et bousculé la faveur que nous accordons, dans notre pensée de la complexité télévisuelle, au paradigme réticulaire ?

Télévision, médiations, médiologie

Partons d'une sorte de définition minimale de la médiation comme « opérateur d'interconnexion entre des séries » (Simon, 1993), ces dernières pouvant être, comme il a été dit

précédemment, des séries techniques, économiques, institutionnelles, sociales, culturelles, etc. La médiation serait donc opération de surgissement d'un troisième terme.

Dans la perspective macroscopique de la médiologie, on aboutit à des médiasphères et une médiasphère est la liaison entre un univers technique et un univers symbolique via des corps intermédiaires, ou encore la liaison entre un ensemble de dispositifs technico-économiques (de saisie, archivage, production, transmission de traces) et un ensemble de dispositions mentales (dynamiques de pensée, pratiques de croyance, modes d'inculcation symbolique) via des sociabilités, institutions et organisations intermédiaires. On tente ainsi d'éviter la double dérive matérialiste (primauté de l'infrastructure) et intellectualiste (royauté du sens). On veut toujours relier les dispositifs et les dispositions par le biais des médiations.

Cependant, il faut bien avouer que ce modèle positiviste de l'encastrement des médiasphères selon des lois abstraites ne parvient, ni à corriger vraiment le matérialisme historique sur l'impensé de la technique, ni à repousser l'idéalisme de l'hégémonie de la sphère des idées et représentations. Et au final, dans la seule étude de cas réel proposée qui concerne la télévision et qui a nom *L'État séducteur* (1993), le lecteur a la stupeur de constater que l'on mobilise en fait un modèle simplificateur de l'arbre, par réduction drastique du média télévisuel au seul dispositif de l'information séductrice. Que s'est-il donc passé, sinon l'abandon de tout paradigme réticulaire, de toute idée de complexité stratégique, de toute pensée de la médiation comme activité de signifiante (au sens derridien du terme) qui déborderait les mémoires matérielles ?

Télévision et tentation du rhizome

Il reste une dernière question à se poser, qui découlerait de l'évolution même de l'ensemble des télévisions françaises : la conception de la télévision comme ensemble multidimensionnel, cartographique ou rhizomatique, pourrait-elle rendre efficacement compte des multiples agencements à l'œuvre dans les réalités télévisuelles françaises de cette fin de siècle ?

Au niveau limité d'une émission, d'un genre, d'un processus de variation sérielle, on peut toujours faire intervenir une structuration arborescente, selon une unité pivotale et des stades successifs de développement. Mais très vite, dès que l'on ouvre sur les extérieurs, dès que l'on analyse la programmation qui habite le flux ou les hybridations entre régimes scopiques (présentation, représentation, virtualisation), semble s'imposer le bourgeonnement du rhizome en « plateaux » deleuziens. Ainsi, le talk show n'est-il pas un « plateau » du territoire de la présentation télévisuelle, après l'interview, le duel en face à face, le débat en polylogue, toutes formes qu'il a déterritorialisées pour un temps, avant de reterritorialiser un moment le domaine de la conversation télévisée ? Et le reality show n'est-il pas un « plateau » de la représentation télévisuelle, entre visée fictionnalisante et visée documentarisante, comme le fut en son temps, et d'une autre manière, le docudrama, par exemple ? Et talk show et reality show ne peuvent-ils

s'imbriquer pour bourgeonner de concert ? D'ailleurs, n'auraient-ils pas été déjà présents dans les émissions antérieures de notre télévision, vers les années cinquante-soixante ?

Pour répondre correctement à ce genre de question, il faut avouer que seule, une analyse poussée des archives télévisuelles, dans une sorte d'archéologie des modes d'agencements et de médiations, nous permettrait de savoir s'il convient d'aller plus hardiment dans la voie d'une exploration cartographique généralisée des émissions de la télévision française, de 1950 à nos jours. La tâche est immense, et la prudence, de rigueur.

~

Dans le domaine des médias audiovisuels, le terme de dispositif, qui fait l'unanimité chez les professionnels de la télévision, est omniprésent depuis les années soixante-dix dans les constructions intellectuelles, ces « machines abstraites » qui prétendent nous faire appréhender les médias et les médiations. En ce sens, il a de facto le statut de méta-concept. Et la construction dudit concept s'est tenue d'abord au croisement de trois grandes métaphores, celles de l'arbre, du réseau et du rhizome. Si bien que, de l'arbre au rhizome, on chemine intellectuellement de la simplicité à l'hypercomplexité ouverte des opérations effectuées, porté par la dialectique de la clarté/opacité des intentions stratégiques manifestées.

Chronologiquement, dans l'aventure de la pensée comme dans l'histoire de l'évolution de la télévision française, l'on semble être passé au moins de l'arbre au réseau. Le paradigme réticulaire, lieu mental électif des dispositifs et de leurs stratégies, apparaît alors comme la balise permettant de penser la complexité en évitant, et les réductions du « trop simple », et les dérives du « trop compliqué ». Et malgré les propositions récentes de la médiologie ou les avancées réelles de la pensée deleuzienne du rhizome, il reste beaucoup de chemin à faire pour construire la complexité particulière produite par les dispositifs réticulés de la télévision.

Mais nous n'en sommes qu'au début de l'aventure de ce média, alors même que se profile déjà l'arrivée (vers 2006) de la numérisation intégrale et la perspective des noces de la télévision et de l'Internet, avec leurs inévitables conséquences à tous niveaux. Comment évoluera alors la tension permanente entre dispositifs relativement stables et médiations plus nombreuses et plus complexes, que la médiologie actuelle ne permet pas d'appréhender avec clarté et subtilité ? Passera-t-on alors du modèle réticulaire intermédiaire, qui affectionne les dispositifs stratégiques, à un modèle rhizomatique, dont le degré de raffinement n'autorisera plus que les agencements provisoires ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALLEMAND, E., *Pouvoir et télévision. Les machines d'organisation*, Éditions Anthropos. Contient la citation de M. Foucault, extraite de *Ornicar*, 10, 1980.

- BAUDRY, J.-L., 1975, « Le dispositif : approches métapsychologiques de l'impression de réalité », *Communications*, 23.
- 1978, *L'effet-cinéma*, Éditions Albatros.
- CASTORIADIS, C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, 1975.
- CRETON, L., *Économie du cinéma : perspectives stratégiques*, Paris, Nathan Université, 1994.
- DEBRAY, R., *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1993.
- DELEUZE, G., GUATTARI, F., *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- FOUCAULT, M., *Naissance de la clinique*, Paris, Gallimard, 1963.
- *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- *Histoire de la sexualité*, 1., *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- HABERMAS, H. J., *Théorie de l'agir communicationnel* 1 et 2, Paris, Fayard, 1987.
- LANDOWSKI, E., « Pour une sémiotique de la stratégie : figures et relations », *Actes sémiotiques*, VI, 26, « Explorations stratégiques », 1983, p 5-17.
- LYOTARD, J.-F., *Dérive à partir de Marx et de Freud*, Paris, UGE, 10/18, 1973.
- METZ, C., *Le Signifiant imaginaire*, Paris, UGE, 10/18, 1977.
- MUSSO, P., « Aux origines du concept moderne : l'organisme et le réseau dans la physiologie de Saint-Simon », *Quaderni*, 3, « Images et imaginaire des réseaux », p. 11-29.
- NEL, N., 1996a, « Les régimes scopiques, 1 », *Champs visuels*, 1, Paris, L'Harmattan, janvier
- 1996b, « Les régimes scopiques, 2 », *Champs visuels*, 2, Paris, L'Harmattan, mars.
- 1997a, « Généricité, séquentialité, esthétique télévisuelles », *Réseaux*, 81, janvier-février.
- 1997b, « Les dispositifs télévisuels », *Penser la télévision*, Cerisy la salle, juin 1997, colloque de l'INA, 1998.
- PACOTTE, J., *Le réseau arborescent, schème primordial de la pensée*, Hermann, 1936.
- ROSENSTIEHL, P., PETITOT, J., « Automate social et systèmes acentrés », *Communications*, 22, 1974.
- SERRES, M., *Hermès 1. La communication*, Paris, Éditions de minuit, 1968.
- *Hermès 3. La traduction*, Paris, Éditions de minuit.
- SIMON, J.-P., « Médiations et histoire sociale de l'art », *Réseaux*, 60, 1993.